

CHAPITRE PREMIER

Des centaines, voire des milliers de bottes martelaient le sol, aplatissant l'herbe des prairies martyrisées. Partout, des profondes rigoles labouraient la terre, bien qu'un épais brouillard recouvrit ce décor sinistre. Une puanteur inhumaine poissait l'air, mélange de poudre à canon, de chair pourrie, de pestilence et de terreur, comme si ces volutes s'élevaient d'un des cercles de l'enfer plutôt que d'une terre de France ravagée par la guerre.

Sous le commandement de leur général controversé, Von Moltke Junior, les Allemands s'étaient mis en mouvement, bien décidés à détruire l'ennemi. Mais les Français, aidés par un bataillon de leurs alliés anglais, ne se repliaient pas, du moins pas aussi vite que ne l'avaient prédit les stratèges prussiens. Il en avait résulté un massacre ponctué de lourdes pertes des deux côtés, et les hurlements des hommes et des chevaux mourants rajoutaient à l'horreur inhumaine de ce paysage apocalyptique.

Accroupis le temps de recharger leurs fusils, les membres d'un 5^e régiment d'infanterie bien diminué scrutaient la pénombre. Ils savaient que le colonel était bien décidé à prendre la colline toute proche, quelles que soient les pertes encourues. L'officier, le colonel Albrecht Gronau, était un grand homme élancé qui, bien qu'il soit le fils d'un fabricant de bottes extrêmement prospère, arborait la posture racée d'un noble prussien. Une affectation qui le poussait à porter un monocle bien inutile, à s'exprimer avec une énonciation parfaite et à exiger de ses hommes l'excellence à tout prix. Tout le monde le méprisait ouvertement, sauf les officiers qui l'avaient promu bien au-delà de ses capacités.

— Ce petit *lügner* va encore nous casser les oreilles, marmonna le sergent Paul Kropp après avoir bu une rasade d'eau à même sa cantine.

Lügner — menteur — était le surnom que le régiment avait donné à Gronau après que l'officier se soit vanté d'être du même sang que le Kaiser lui-même. Or tout le monde savait que le colonel était aussi noble qu'un balayeur, s'étant fait une place dans l'armée grâce à l'argent de son père.

— *Ach*, il est prêt à brailler comme ma fille lorsque je lui dis de se remettre au travail, déclara Olf Leer en hochant la tête.

Boulangier de profession, il priaït tous les jours pour que cette guerre se termine afin qu'il puisse retrouver sa famille.

Le *lügner* en question réprimandait son aide de camp, un minuscule garçon au visage de souris du nom de Peter Muller. Apprenti valet dans une maison noble, Muller n'était pas fait pour porter l'uniforme et servait de souffre-douleur à l'officier. Tout le régiment avait pitié de lui, surtout parce qu'il faisait de son mieux pour venir en aide aux hommes en détournant l'attention du colonel sur des tâches secondaires.

— En formation ! feula Gronau d'une voix grave pleine de mépris.

Frappant ses gants contre sa cuisse, Albrecht Gronau fixa ses hommes sans chercher à dissimuler son dégoût. Ce n'était qu'une bande de gamins et d'hommes entre deux âges, pas mieux que des marchands mal éduqués ! Mais ils étaient son assurance d'obtenir le grade de général. Il remplirait donc tous les objectifs fixés par ses supérieurs afin d'être reconnu comme un véritable meneur d'hommes.

Faisant les cent pas devant le régiment, Gronau se tourna, maîtrisant son expression néanmoins menaçante.

— Nous devons prendre cette colline dès maintenant ! Le Général Von Moltke a besoin de cette position pour mener une offensive sur le front ouest, et nous ne décevrons pas un homme comme lui ! Préparez vous, pour le Kaiser, pour Von Moltke et pour Dieu lui-même !

A son grand étonnement, ses hommes ne l'acclamèrent pas. Tout ce qu'il avait lu sur l'histoire militaire, de Jules César à Clausewitz, postulait que les soldats aimaient ce genre de discours. Mais du moment qu'ils lui obéissaient, il ne s'inquiétait pas.

— Volte-face ! ordonna Paul Kropp avec un petit sourire.

Les hommes se battaient en dépit de Gronau et de ses ambitions, parce que c'était la raison pour laquelle ils portaient leurs uniformes. S'il fallait qu'ils prennent cette colline aux Français pour être enfin débarrassés de cet officier pompeux, ils le feraient.

Ainsi, ils se mirent en marche dans ce paysage mangé par le brouillard, le relent de pourriture encore plus fort au fur et à mesure qu'ils progressaient. Mais une autre odeur s'y rajoutait, celle du sang et de la peste née de la mort violente. C'était une sensation nouvelle qui mettait les soldats mal à l'aise alors qu'ils marchaient dans la pénombre lugubre du champ de bataille. Leurs doigts étaient crispés sur leurs fusils et certains vérifièrent que leurs baïonnettes étaient bien accrochées à leurs ceintures, faciles à récupérer en cas de besoin.

Soudain, des cris vrillèrent l'air putride, poussant plus d'un homme à ralentir son pas en tremblant de frayeur. Un instinct primordial leur soufflait qu'un horrible spectacle les attendait. Un autre hurlement couvrit le martèlement de leurs pieds, et toute la colonne s'immobilisa pour de bon, la peur au ventre.

— En avant ! piailla Gronau, tirant son sabre pour le brandir au-dessus de sa tête. Nous sommes les hommes du Kaiser et nous ne reculons jamais !

Il savait qu'ainsi, il ressemblait à un guerrier du passé, un Viking ou un chevalier teuton venu inspirer ses hommes pour qu'ils surmontent leurs craintes et remportent la victoire.

— Baïonnette au canon ! lança Paul Kropp.

Il savait qu'à ce stade, les balles ne serviraient à rien. Les hommes étaient si terrifiés qu'ils risquaient de s'entretuer plutôt que de tirer sur l'ennemi.

La cinquième tomba dans une routine mille fois répétée, fixant leurs baïonnettes, puis s'écartant afin de ne pas blesser le voisin. Une procédure qui les rassura quelque peu. Gronau leur avait fait répéter mille fois ces gestes simples, si bien qu'ils furent prêts en quelques secondes. Parés, les membres restants du régiment attendirent l'ordre de donner l'assaut.

— Premier rang, chargez ! brailla Gronau en agitant son épée.

Il attendit en comptant en silence, car il savait que l'intervalle entre chaque assaut devait être de cinq secondes. Une fois ce délai écoulé, il fit partir le rang suivant et se remit à compter.

C'est alors que les cris retentirent à nouveau, de plus en plus aigus. Gronau sourit : cela signifiait que ses hommes massacraient ces maudits Français, conquérant la colline tout en assurant son avenir en tant que général. Rejetant toute prudence, il ordonna aux derniers rangs de charger avant de les rejoindre en braillant comme un guerrier des temps anciens.

La brume sembla épaissir alors que les hurlements de douleur enflaient. En quelques secondes, Gronau perdit de vue ses hommes, mais il continua d'agiter son épée devant lui, prêt à taillader tout ce qui se présenterait sur son chemin avant de montrer sa lame ensanglantée à qui voudrait. Il sourit en pensant aux décorations que le Kaiser lui accorderait, au jour où il recevrait un titre de noblesse, baron, par exemple, comte ou même prince, comme son idole Bismarck. Ce serait fabuleux !

C'est alors que la tête de Paul Kropp le frappa en pleine poitrine, l'envoyant s'étaler sur le sol.

Terrifié, Albrecht Gronau fixa le visage contorsionné en un rictus de souffrance de son sergent chef.

Le colonel prussien se recula et se mit à balbutier lorsque d'énormes mains se refermèrent sur ses épaules et le relevèrent de force.

Gronau regarda par-dessus son épaule pour voir celui qui l'avait remis sur pied, prêt à le remercier. Mais lorsqu'il vit le faciès monstrueux sorti tout droit d'un cauchemar qui se tenait devant lui, il lâcha son épée en poussant un hurlement.

L'être qui terrifiait ainsi Gronau était un géant de plus de deux mètres cinquante, à la peau blême et crayeuse rappelant plutôt le ventre d'une créature marine. Ses lèvres étaient d'un noir disgracieux et les dents qu'elles dévoilaient semblaient acérées comme des rasoirs. Ses cheveux étaient longs et noirs, ressemblant plus à la crinière d'un lion ou la fourrure d'un ours. Mais c'étaient ses yeux le plus effrayants : profondément enfoncés dans leurs orbites, jaunâtres, ils semblaient luire d'une méchanceté inhumaine — une intelligence démoniaque qui toisait l'officier hurlant comme s'il n'était qu'un insecte.

Car c'était Gouroull, la légendaire création de Victor Frankenstein, dont l'histoire tragique passait pour pure fiction auprès du grand public. Mais la vérité était bien plus terrible que même les murmures qu'on échangeait tard dans la nuit, parlant d'un homme qui avait redonné vie à des chairs mortes. La création de Frankenstein était un démon à l'intelligence inhumaine, mû par des mobiles que seul son esprit pervers pouvait comprendre.

Les craintes de Gronau étaient fondées : Gouroull était un véritable prédateur et, souvent, l'humanité dans son ensemble était sa proie.

Le monstre continua de regarder l'humain pris de panique avec une vague pointe d'amusement. Un relent de sang et de peur l'avait attiré sur cette colline en particulier, un lieu encore plus sinistre que tout autre dans cette terre de mort et de destruction. Car un spectre meurtrier hantait ce lieu ravagé par la guerre. C'était comme si une bête monstrueuse mettait en pièce les soldats, une bête qui aurait cette colline pour terrain de chasse et n'en sortirait jamais. C'est même ce qui avait intrigué la création de Frankenstein, puisque les autres champs de bataille où s'affrontaient les humains avaient une autre odeur.

La mort de tous ces gens étaient bien plus intrigante que le ridicule bouffon qu'il avait jeté à terre, et qui rampait pour s'éloigner de lui. Gouroull savait qu'il y avait là quelque chose... non, quelqu'un... capable de massacrer des humains sans être vu. Voilà qui ne manquait pas de l'intéresser, lui qui était une des créatures les plus dangereuses de la planète. Il voulait savoir ce qui tuait à une telle cadence.

La réponse lui vint un instant plus tard, émergeant des brumes, arrachant un couinement de frayeur à Gronau. L'homme qui se dirigeait vers eux était tout aussi terrible à sa façon — une autre bête à la forme humaine. Il faisait une tête de moins que Gouroull, mais ses épaules étaient beaucoup plus larges, donnant une impression de puissance inhumaine. Son visage était long et large, son nez de la forme d'une pelle et ses lèvres bien trop épaisses pour son faciès de géant. Tout en lui était surdimensionné, le rendant aussi effrayant que la créature de Frankenstein. Il portait un lourd manteau noir et un chapeau mou. Ignorant l'officier allemand bavassant des mots sans suite, son regard se posa sur Gouroull.

Celui-ci sourit, ses dents luisant au milieu de son visage blême. Il reconnaissait le nouveau venu : c'était un tueur légendaire venu d'outre-Atlantique qui hantait l'Europe depuis un certain temps déjà. Plutôt que son nom d'humain, Hal Moffat, on l'appelait *Creeper*, ou la Brute, et on disait qu'il était immortel. Sa façon préférée de tuer ses proies était de leur briser l'échine. Jusqu'à présent, Gouroull n'y avait vu que des ragots, mais voir la Brute de ses yeux suffit à lui faire changer d'avis. C'était un être comme lui, un tueur né qui n'avait rien à voir avec le reste de l'humanité. Ce qui allait suivre serait délectable.

— Je te connais, rauqua le géant d'une voix évoquant plutôt le frottement de deux pierres. Tu es Gouroull.

— Tu es *Creeper* Moffat, la Brute.

Ils acquiescèrent de concert ; tout était dit. Ils reconnaissaient cette chance qui leur était donnée de voir qui était le prédateur le plus puissant, le plus dangereux en ce monde. Ils étaient fort semblables, tous deux nés avec une force surhumaine leur permettant de détruire quiconque se mettait sur leur chemin. Gouroull savait que la Brute n'était pas le produit du génie de Victor Frankenstein, mais pas pour autant le fruit de la nature. C'était une raison suffisante pour qu'ils se battent à mort.

Il n'y eut pas de préliminaires où ils se seraient tournés autour en cherchant une ouverture. Les monstres se sautèrent dessus sans perdre une seconde.

En moins d'un instant, ils étaient enchevêtrés en une lutte à mort. Deux faits devinrent aussitôt évidents aux yeux des deux créatures. Gouroull était plus rapide, mais la Brute semblait un peu plus forte. Leurs façons de se battre étaient également différentes. Gouroull jouait de sa puissance et son invulnérabilité, cherchant à déchirer la gorge de son adversaire d'un coup de dents. La Brute comptait sur sa force et sa robustesse apparemment infinie pour briser la nuque et l'échine de son adversaire.

Ils se figèrent sur place. Un observateur aurait pu croire qu'ils ne faisaient rien, se tenant juste par le bras, mais il se tromperait gravement. Les deux monstres exerçaient leur pouvoir démoniaque avec une force si incroyable qu'elle eût déchiré tout homme ou bête comme du papier de soie. Ni Gouroull ni la Brute ne transpiraient et rien sur leurs traits ne trahissait l'effort titanique qui les poussait dans leurs derniers retranchements. Leurs visages horribles restaient impassibles. Les yeux de soufre de Gouroull ne quittaient pas les orbes noires ternes de son adversaire. Ils ne cillaient ni l'un ni l'autre ; ils s'affrontaient sans un bruit, sans un souffle.

Gouroull savait avoir rencontré son égal. La chair de la Brute n'était pas aussi dure que celle que Victor Frankenstein avait fabriquée pour présider à sa création. De même, le colosse n'était pas aussi

rapide ou agile que lui, bien qu'il s'en faille de peu. Néanmoins, il le surclassait en force brute, dépassant en cela même la terrifiante création de Frankenstein !

Les bras massifs de la Brute enveloppèrent lentement son adversaire et se mit à serrer, cherchant à briser son échine robuste. Gouroull sentit une vague de douleur déferler sur son corps, mais au lieu de hoqueter ou hurler comme l'aurait fait n'importe qui d'autre, il se défendit. Lentement, centimètre par centimètre, il baissa la tête pour mordre la gorge de son adversaire et déchirer sa jugulaire.

C'était leurs façons respectives de venir à bout de leurs ennemis et, maintenant, ils étaient pris dans une course de lenteur vers la victoire.

Les crocs de Gouroull n'étaient plus qu'à quelques centimètres de la gorge de la Brute, mais son dos commençait à émettre des craquements inquiétants et sa colonne vertébrale ne tarderait pas à céder. Chaque monstre continua de forcer afin de détruire l'autre. Ainsi, il serait établi une bonne fois pour toute lequel serait le plus puissant, puisqu'ils semblaient être égaux par ailleurs. L'idée qu'il existe en ce monde quelqu'un d'aussi dangereux que lui était inacceptable pour l'un comme pour l'autre ; il ne pouvait y avoir qu'une seule créature aussi mortelle, et chacune était décidée à conserver ce titre.

Soudain, tout autour d'eux, l'air devint immobile, comme s'ils étaient entrés dans l'œil d'un cyclone, leur apportant un bref répit. Quelques secondes plus tard, le silence fut rompu par un sifflement sonore qui semblait venir de toutes les directions à la fois. Mais Gouroull et la Brute l'ignorèrent et continuèrent leur lutte titanesque en dépit de la guerre qui faisait rage autour d'eux.

Albrecht Gronau connaissait l'origine de ce bruit. Il se jeta à terre, se couvrit la tête et se mit à prier pour rester en vie. Entre le combat des monstres et ce qui leur tombait dessus, il se croyait en enfer !

Un moment plus tard, la colline entière tremblait comme si un poing géant avait frappé le sol. Puis vinrent les explosions, jetant Gouroull et la Brute dans des directions différentes. L'air s'emplit d'un fracas de tonnerre alors que les mortiers pilonnaient la zone dans une atmosphère de fin du monde. Impossible de savoir d'où venaient les obus — Français, Britanniques, Prussiens ou Austro-Hongrois, nul ne le découvrirait jamais. Mais le bombardement sépara deux des créatures les plus dangereuses qui aient existé depuis le commencement des temps, les repoussant avec moins d'effort qu'un éléphant chassant un insecte.

La brume s'épaissit, charriant des relents de cordite, de chair brûlée et de terre vitrifiée alors que le pilonnage se continuait, détruisant tout ce qu'il frappait.

Puis le martèlement cessa aussi subitement qu'il avait commencé. Rapide comme l'éclair, Gouroull se releva d'un bond, rejetant de grosses mottes de terre, et chercha son ennemi du regard. Le monticule tapissé d'herbes qu'était la colline, s'élevant à côté d'une rivière, n'était plus qu'une ruine morte et déchirée. Il n'en restait plus que d'énormes cratères, certains remplis de cadavres. Jadis un lieu où les peintres et les poètes venaient chercher l'inspiration, ce n'était plus qu'une plaie béante, un territoire d'horreur et de mort. La vie n'y reviendrait plus jamais ; l'humanité s'en était assurée.

Albrecht Gronau se leva, découvrant à son grand étonnement qu'il était indemne. Les explosions terrifiantes l'avaient fait pleurer alors qu'il priait, et pourtant, le Seigneur semblait avoir décidé que les Prussiens auraient besoin de lui dans leur marche vers la victoire. Baissant les yeux, il remarqua la tête de Paul Kropp gisant dans un cratère et salua le défunt conformément au protocole :

— Adieu, mon camarade. Je ne t'oublierai pas lorsque je mènerai les nôtres à la victoire ! cria-t-il.

Peut-être que le Kaiser l'anoblirait, maintenant ou quand il aurait vaincu les Français ? Cela prendrait peut-être un certain temps, mais Dieu lui-même semblait déterminé à protéger le colonel Gronau alors même qu'il condamnait tous ceux qui l'entouraient. Son nom ne tarderait pas à être murmuré avec la même révérence que feu le légendaire prince Otto von Bismarck.

Gronau tourna les talons et eut un sursaut en voyant se découper devant lui une immense silhouette sortant du brouillard. Avant que le Prussien ne puisse émettre un son ou même un piaillage de frayeur, la création monstrueuse de Victor Frankenstein le saisit par le cou et le souleva de terre. Vif comme l'éclair, ses crocs acérés se refermèrent sur la gorge de l'Allemand, en arrachant la moitié d'un seul coup. En quelques secondes, le colonel était mort.

Mais le Seigneur m'a promis que je deviendrais le prochain Bismarck ! fut sa dernière pensée.

Rejetant le cadavre, Gouroull scruta à nouveau ce paysage de désolation à la recherche de la Brute. Mais son ennemi n'était plus là. Il doutait fort que le colosse soit mort. Comme Gouroull lui-même, il n'était pas si facile à tuer. Pour l'instant, la main de l'homme avait interrompu leur combat, mais il savait qu'un jour, ils s'affronteraient à nouveau, et un seul d'entre eux y survivrait. Ce serait un jour de gloire, riche en sang et en terreur.

Il eut un sourire qui fit luire ses crocs en pensant à cet avenir radieux.